Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 25

Artikel: Ce que je veux
Autor: Zola, Emile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193018

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Et tout le monde été obligé de salouté cette chapeau.

Et dans le même contrée été un chasseur de chamoa très intelligent, qui appelé William Tell, et il passé avec son carabeïne sour le dos et son gasson à la main, et il ne voulé pas salouté le chapeau parce qu'il méprisé le governor.

Le gendarme crié :

— Voulez-vous salouté tout de suite ou non !...

Et Tell répondé :

— Je fiché moa de cette capuchon.

Dans ce moment le governor arrivé à cheval avec ses demoiselles, vous savé, et il n'aimé pas Tell parce qu'il été un peu nihiliste, et quand le gendarme crié: « Mossieu le governor, il ne salouté pas le chapeau, » le governor demandé loui :

— Pourquoi ne montré-vous pas de l'obédienz à moa ?...

Et Tell disé :

— Parce que vous chicané toujours le péple.

Et Kessler demanda :

— Celui-là gasson est-il votre fils ?

Tell répondé :

— Yes, il été.

Alors Kessler prené une pomme rouge et metté sur la tête du gasson et disé à Tell :

— Prené votre carabeïne et tiré. Si vous attrapé le gasson et pas la pomme, il été fini, et si vous attrapé pas le gasson et pas la pomme, vous été jeté au cachot, et si vous attrapé la pomme et pas le gasson, vous été délivré.

Et Tell metté deux cartiouches dans son fousil et il tiré et il a attrapé la pomme et pas le gasson, et tous les Souisses crié : Bravo ! William.

Et le governor été fiourieuse et demandé à Tell :

— Pourquoi avez-vous metté une siconde cartiouche dans le fousil ?...

Tell tremblé de colère et répondé :

— Si j'attrapé mon fils, j'attrapé aussi vous, et flambé !

Et Kessler disé :

— Ah ! vous paalé comme ça de moa, misérèble ! Gendarme prené loui et mené tout de suite à Floulen dans le bateau à vapeu pour transporté dans mon château et enfermé.

Et Kessler prené des billets pour loui et les demoiselles et il parté avec le même bateau.

Et quand il passé devant son chapelle, Tell sauté sur le rivèdge et couré dans le chapelle et fermé la porte, et les navigateurs ne pouvé pas arrêté parce que le lac faisait des mouvements très diségrièbles. Et le governor juré terriblement.

Quand le bateau continoué son voyège, Tell couré dans un tunnel, près de Kioussnacht, et attendé Kessler ; et quand il arrivé à cheval, avec ses demoiselles, Tell prené son carabeïne et tué le governor ; et quand il été tué le governor tombé du cheval et il été mort toute.

Et Tell été beaucoup satisfait et essuyé son carabeïne, et il a chanté : *God save the queen.*

* * *

Cette jolie parodie de l'histoire de Guillaume-Tell a paru dans le *Berner Heim*, rédigé par M. le pasteur Strasser, de Grindelwald.

M. Emile Zola, qui s'est fermé jusqu'ici les portes de l'Académie française, par ses écrits empreints d'un réalisme qui va souvent jusqu'à la crudité, est peut-être jugé trop sévèrement, quant à son caractère, par le grand public. Nombre de gens se le représentent sans doute comme un homme blasé sur les choses de la vie, inaccessible aux tendres sentiments, aux impressions douces et poétiques. Ils se trompent ; car rien de plus frais, de plus charmant que ces vers, publiés par l'*Echo de la Semaine*.

Ce que je veux.

Ce que je veux, sur le coteau,
C'est, lorsque mai vient nous sourire,
Une cabane qui se mire
Dans le miroir clair d'un ruisseau.

C'est un nid perdu sous les branches,
Où ne conduise aucun chemin,
Un nid qui n'ait d'autre voisin
Que le nid des colombes blanches.

Ce que je veux à l'horizon,
C'est au pied d'une roche grise,
Un bouquet de pins dont la brise,
Le soir, apporte la chanson ;

C'est une suite de vallées,
Où les rivières, dans leurs jeux,
Errent d'un pas capricieux,
Blanches sous les vertes feuillées ;

Où les vieux oliviers songeurs
Courbent leurs têtes grisonnantes,
Où les vignes, folles amantes,
Grimpent gaiement sur les hauteurs.

Ce que je veux pour mon royaume,
C'est, à ma porte, un frais sentier,
Berceau formé d'un églantier
Et long comme trois brins de chaume ;

Un tapis de mousse odorant,
Semé de thym et de lavande,
Seigneurie à peine aussi grande
Qne le jardinet d'un enfant.

Ce que je veux dans ma retraite,
Créant un peuple à mon désert,
C'est voir sous le feuillage vert
Flotter mes rêves de poète.

Mais avant tout, ce que je veux,
Sans quoi j'abdique et me retire,
Ce que je veux dans mon empire,
C'est une reine aux blonds cheveux ;

Reine d'amour à la voix douce,
Au front pensif, aux yeux noyés,
Et dont les mignons petits pieds
Ne fanent pas les brins de mousse.

Emile Zola.

(Aix, mai 1850).

Histoire de cuillères.

La petite histoire suivante nous est racontée par un de nos abonnés. Elle s'est passée, dit-il, dans une ville d'Alsace, où il était en séjour.

Il y avait grand gala chez un riche négociant de l'endroit, à l'occasion d'un anniversaire de famille, et les invités étaient nombreux. Deux de ceux-ci, Jérémie et Isaac, étaient, paraît-il, fort peu scrupuleux à l'endroit du bien d'autrui ; aussi, lorsque le dîner terminé, on apporta le café, leur cupidité fût-elle singulièrement éveillée à la vue des superbes cuillères d'argent qu'ils avaient devant eux. L'idée d'emporter un petit souvenir de cette belle journée leur paraissait toute naturelle à l'un et à l'autre, sans cependant que Jérémie sût ce qui se passait dans l'esprit d'Isaac, et réciproquement.

Mais comment faire pour se procurer ce plaisir ?... Là était la difficulté.

On passe au salon où la soirée doit se terminer. Seuls, Jérémie et Isaac s'attardent dans la salle à manger. Enfin Isaac croyant n'être vu de personne, prend délicatement une cuillère et la fourre dans la poche de son habit... Une dame se met au piano, une autre lui succède, et bientôt Jérémie est invité par son hôte à continuer la série des productions :

— Vous m'exquiserez peaucoup, dit-il, si che ne sais ni chanter, ni déclamer. A frai tire, je ne sais rien, sauf peut-être une petite tour d'adresse qui pourrait fous intéresser. Abordez-moi, s'il vous blait, un betite quillère comme celles que nous afions pour le café ; mais bas un autre, au moins.

La cuillère est apportée. Jérémie la fait circuler de manière à ce que chacun puisse se convaincre qu'il va faire un tour, et qu'il ne procède pas comme un vulgaire escamoteur, qui se sert de cuillères de carton ou de papier.

Très ostensiblement, et après quelques passes, Jérémie met la cuillère dans la poche de son habit.

— Fous croyez beut-être le quiller il être dans mon boche ?... c'est bas frai ; regardez seulement ; il être dans la poche à mossié Isaac !

Il va sans dire que Jérémie a gardé la cuillère qu'il avait mise en poche et que le pauvre Isaac ne s'attendait pas à un tel dénouement : A voleur, voleur et demi !

On dinâ dè dou francs.

Lâi a dâi dzeins que ne sè cozont pa pi bin adrâi lâo viâ quand faut payi son medzi et son bâirè et que, quand vont dein lo défrou, sè repéssont avoué on crotson dè pan set et on talon dè toma que fourront dein lâo pantet dè veste dévant dè parti, na pas medzi onna bouna assiétâ dè soupa po 15 centimes,